

Bertrand de Pézars :

autour de l'amour de cour et des troubadours...

Au 9 de la rue du château¹, entre une fenêtre à meneaux et une porte de style troubadour qui auraient ravi Hugo, Viollet le Duc ou Walter Scott, un écriteau l'affirme : « Ici est né Bertrand de Pézars, troubadour piscénois du XIV^e siècle. » Vérité ou légende ?

Si le personnage a bien existé, Jehan de Nostredame, l'auteur de sa courte biographie et des « Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux » qui paraissent à Lyon en 1575 et parmi lesquelles elle se trouve, a toujours fait tousser la critique littéraire.

Procureur au parlement d'Aix et compilateur de chansonniers à ses très riches heures, ce frère cadet de Michel de Nostredame (alias l'illustre Nostradamus dont on ignore souvent qu'il fut versé en prophéties et en sciences moins célestes comme les recettes de confitures...) avait, en effet, la plume loufoque autant qu'infidèle et, n'hésitait guère à fleurir ses récits d'invéraisemblances et d'anachronismes ; n'alla-t-il pas fournir, ô trouble complaisance, de vrais ancêtres connus aux familles bien en vue qui s'en trouvaient dépourvues ?

Mais faute de sources très claires, il ne faudrait pas imaginer Bertrand de Pézars, bérét emplumé et mandorle au côté, poussant la chansonnette à l'ombre d'une échauguette ou sous la croisée de sa Dulcinée : ces clichés romantiques n'abusent plus que l'univers du cinéma, comme est devenue obsolète l'idée, longtemps validée par l'université, d'un Moyen Âge tout entier plongé dans la plus noire des ténèbres. En réalité, au XII^e siècle, comme sous les feux d'une « Renaissance », tout semble soudain s'illuminer : les abbayes et les églises, les plaisirs et la pensée.

Faut-il y voir l'influence réelle ou supposée de l'apparition des troubadours qui, stricto sensu,



n'étaient ni des bateleurs ni des baladins mais des compositeurs sachant trasser les vers aussi bien que les neumes et qui abandonnaient généralement aux jongleurs patentés le soin d'interpréter leurs chansons ? Nul doute que ces dernières, écrites en langue provençale ou occitane dites « langues du bien parler », et prônant une versification, un mode grégorien et un art d'aimer très sophistiqués, aient révolutionné les mœurs souvent frustrés de la féodalité.

Quant à la question de l'origine « celte, persane, mozarabe ou andalouse » de cette nouvelle et attachante littérature, elle fut sagement posée par nos exégètes éclairés avant que ceux-ci n'en viennent à s'étriper, sans la pouvoir trancher. Mais oublions ces indignités pour simplement nous souvenir que seuls nos troubadours sublimèrent à la fois la courtoisie, la poésie et l'amour .

Avec l'amour courtois, en effet, finis les sentiments rustiques et pathétiques, le

Miniature intitulée
« La carole ».

désenchantement et les larmes de sang ! Finie l'ère des Doettes et des Audes nigaudes des chansons de geste, de toile ou d'histoire tombant en pamoison au pied de leur guerrier caparaçonné ! Son seigneur de mari parti à la croisade, la dame, en sa forteresse, s'affirme désormais souveraine des lieux et des jeux, maîtresse de la cour et de la chambre des Dames. Cette responsabilité nouvelle l'enchanté : elle peut alors adouber qui elle veut, en l'occurrence le poète qui la chante, et qui dans ses « cansos » la vénère comme un ange, l'idolâtre comme la reine des cieux et



loue sa noble apparition. C'est pourquoi elle lui octroie quelquefois quelques privilèges, un doux regard, une caresse ou un léger baiser dont personne ne saura rien : le « senhal » ou nom secret dont son « amant de cœur » l'a parée, garantit leur tendre intimité.

Parfois, cependant, son mari de guerre est de retour, toute ouïe, ou tout en désamour ; parce qu'il est suzerain, il fait honneur aux troubadours qui écument sa cour, c'est de l'ordre de l'éthique de la chevalerie. Il regarde d'ailleurs avec amusement ces « juvenes » bien « enseignés », nobles ou manants, clercs ou marchands, prêtres ou mécréants qui, dans leur poésie lyrique, c'est-à-dire faites pour être chantées, rêvent de séduire sa femme, dame de beauté et de haut rang dont ils louent la finesse de l'âme et des traits, et aux yeux desquels elle demeure l'inaccessible « reine » ou « princesse lointaine ». Pourquoi diantre ne ferait-il pas confiance en un genre littéraire prônant la « fin amor » qui, bien que frôlant l'adultère, enseigne la fidélité, les bonnes manières et la maîtrise des pulsions sexuelles ? Il aurait pourtant dû se méfier : l'amour courtois et

éthéré, finement ritualisé et codé, aurait eu pour but suprême l'embrasement et l'embrasement de l'« assag », à savoir l'union sublime de l'esprit et du corps qui conduisant au sacré ...C'est du moins ce qu'a démontré René Nelli dans un livre déjà ancien sur « les troubadours ».

Quant à Bertrand de Pézars, retrouvé en Avignon par des textes datant de la moitié du XIV^e siècle, il appartient bien à la lignée des lettrés inspirés qui chantèrent l'amour et le toujours et qu'on pouvait facilement rencontrer jusqu'à leur décadence à la fin du XIII^e siècle, du Limousin à l'Aquitaine, de la Provence à l'Italie en passant par la Navarre et toute la vallée du Rhône.

Avatar d'Abélard épousant Héloïse, mais sans les conséquences funestes que l'on connaît, il a lui-même été marié à l'une de ses élèves de Pézenas, une demoiselle d'Aurayson à qui il avait appris à chanter, à versifier et à faire de la musique, et avec laquelle il s'en est allé sur les routes de France jusqu'en Avignon auprès de la reine, Jehane de Naples et de son second époux Loys de Tharante ; c'est là qu'on le situe pour la dernière fois faisant l'éloge funèbre de l'ancien mari et louant les vertus du nouveau venu...

Reine Serrano

1. Hôtel de Grave



PEZENAS — Porto de l'Hôtel de Grave (XV^e siècle)
Dessin de Maury (Extrait "d'Une Ville d'États" par A.-P. Allié)

Valve de boîte en ivoire représentant « La femme inspiratrice de l'exploit » (XIII^e siècle).

Hôtel de Grave avant l'arasement de la tour.



Le SICTOM, acteur de la vie locale, accompagne les associations de son territoire.